

ENCYCLOPÉDIE

MODERNE.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS,

DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE;

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE ET AUGMENTÉE DE PRÈS DU DOUBLE,

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LÉON RENIER,

SECRÉTAIRE TRÉSORIER DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.

— — — — —
Tome Neuvième.
— — — — —

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS.

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE.

RUE JACOB, 56.

—
1850.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
RUE JACOB, 56.

ENCYCLOPÉDIE

MODERNE.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS,

DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE ;

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE ET AUGMENTÉE DE PRÈS DU DOUBLE ,

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LÉON RENIER,

SECRÉTAIRE TRÉSORIER DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ ,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.

XIX-130

Tome Neuvième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC L.



ENCYCLOPÉDIE

MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

C

CHEVALERIE. (*Histoire.*) Dignité militaire instituée dans le moyen âge pour la défense de l'État, de la religion, des femmes, et en général des faibles et des opprimés. Elle fut appelée *chevalerie*, et ceux qui en étaient revêtus portèrent le nom de *chevaliers*, parce que ordinairement ils combattaient à cheval. On les appelait en latin *equites* ou *milites aurati*, à cause de leurs éperons dorés. On désigne encore par le mot *chevalerie* une troupe plus ou moins nombreuse de chevaliers.

Ce qui distingue surtout les nations modernes, c'est la chevalerie. On ne voit rien de semblable, soit dans l'antiquité, soit parmi les Orientaux. Elle eut une grande influence sur la civilisation et sur l'état social. Elle mérita donc, à plusieurs égards, l'attention du philosophe et de l'historien. Il faut en connaître, non-seulement les formalités et les exercices, mais encore l'origine, l'esprit et les effets.

On prétend qu'au sixième siècle, Artus ou Arthur de Bretagne institua les chevaliers de la Table ronde. On cite encore les prétendus paladins ou douze pairs de Charlemagne, célébrés par l'archevêque Turpin, ou plutôt par un auteur anonyme du onzième siècle. Tout cela est aujourd'hui relégué au rang des fables.

La chevalerie considérée comme une dignité militaire qui se conférait par une espèce d'investiture, accompagnée de certaines cérémonies et d'un serment solennel, est née de l'anarchie féodale au commencement du onzième siècle. Elle fut instituée pour réprimer les violences et les rapines des seigneurs. Mais aucun établissement n'est durable, s'il n'est assorti au génie de la nation et préparé par des causes éloignées; la chevalerie avait sa racine dans les mœurs primitives des Germains, modifiées par leur mélange avec les mœurs ro-

maines et par l'introduction du christianisme.

On remarque dans le caractère de ces peuples une tendresse respectueuse pour les femmes, une bravoure, une superstition qui devinrent les qualités distinctives de la chevalerie.

Ils adoraient un être suprême et invisible; ils peuplaient d'esprits toutes les parties de la terre; ils avaient recours à la divination, aux enchantements, à la magie.

Chez eux, la gloire et les honneurs étaient pour les braves. Lorsqu'il s'agissait d'élever un jeune homme au rang de soldat, on convoquait l'assemblée nationale. On soumettait l'aspirant à un examen rigoureux, et s'il était jugé digne de servir la république, son père ou l'un de ses proches parents l'armait de la lance et du bouclier.

Ils avaient pour leurs femmes un tendre enthousiasme. Ils les formaient à la vertu, dont elles respectaient les lois toute leur vie; ils les menaient avec eux sur les champs de bataille, et les voulaient pour témoins de leurs exploits, de leurs blessures, de leur glorieux trépas; ils croyaient qu'il y avait en elles quelque chose de divin et de prophétique; ils étaient dociles à leurs conseils, et recevaient leurs réponses comme des oracles (1).

De tous les peuples septentrionaux, ce furent les Scandinaves qui chérissent le plus les femmes, la gloire et les aventures héroïques. Un guerrier allait au loin chercher les dangers pour se faire un nom célèbre, et pour mériter l'amour de sa maîtresse. Les rivalités produisaient des défis, et les combats singuliers ensanglantaient les forêts et les bords des lacs.

(1) Tacit. *De morib. German.*, passim.

Telles étaient les mœurs de ces peuples, lorsqu'ils se débordèrent vers le Midi, et renversèrent l'empire romain. Bientôt le christianisme passa des vaincus aux vainqueurs, et loin de séparer les sexes, il les rapprocha davantage. Une religion qui prêche les vertus les plus aimables, qui promet aux hommes et aux femmes la même éternité de peines ou de récompenses, devait nécessairement établir ou plutôt confirmer entre eux une société libre et une douce égalité.

Les conquérants s'amollirent et s'abandonnèrent à toutes sortes de vices, sans perdre le fond de leur caractère. Le christianisme, altéré par leur ignorance et leur crédulité, devint superstition et bigoterie. On observa scrupuleusement les petites pratiques extérieures : on oublia la morale. On passa du pillage, du meurtre, de la débauche, à la pénitence et aux pèlerinages, pour retourner au crime.

Cependant le gouvernement féodal s'établit, et divisa le royaume en une multitude de fiefs plus ou moins indépendants de la couronne, malgré la foi et l'hommage. Chaque seigneur tenait dans son château une petite cour à l'imitation de celle du roi ; il avait des gardes, des officiers ; il donnait à son épouse un cortège de demoiselles d'honneur ; ses vassaux lui faisaient de fréquentes visites, et prenaient ces manières respectueuses et galantes qu'on appela *courtoisie*, par opposition à *urbanité*, qui était la politesse beaucoup moins raffinée des simples bourgeois.

À la fin du dixième siècle, la féodalité régna sans rivale, et la maison de Charlemagne tomba du trône. Alors toute l'Europe fut en proie à l'anarchie ; les propriétaires de fiefs étaient devenus souverains dans leurs domaines ; chacun d'eux habitait une forteresse défendue par une garnison ; il commandait à une bande de sept à huit cents hommes ; il attaquait fréquemment ses voisins, et le vainqueur s'emparait du château, de la femme et des trésors du vaincu. Plus de sûreté sur les grands chemins, plus de communication entre les provinces. Si quelque marchand osait voyager d'une ville à une autre, chaque possesseur de donjon le rançonnait sur la route. Les châteaux servaient de magasin aux marchandises pillées, et de prison aux femmes ravies.

Enfin, comme chacun était tour à tour oppresseur et opprimé, on s'accorda pour mettre un terme à cet affreux brigandage. Mais l'autorité royale était sans force ; il n'y avait point de loi commune ; il fallait suppléer à la loi par une institution.

Les grands seigneurs, ayant le plus à perdre et le moins à convoiter, s'engagèrent les premiers à rétablir la paix publique. Les vassaux et arrière-vassaux suivirent leur exemple.

Tous jurèrent de défendre la religion, les dames et les opprimés. Cette association, conforme dès son origine à l'esprit du temps, respira la dévotion, la valeur et la galanterie.

Des usages réglèrent le noviciat, la réception, les devoirs, les exercices, les privilèges et les châtimens des chevaliers.

On n'obtenait ce titre qu'à certaines conditions et après de longues épreuves. Il fallait d'abord être noble de père et de mère ; on exigeait au moins trois générations. Dès que l'enfant avait atteint l'âge de sept ans, on l'envoyait dans le château de quelque seigneur, pour exercer les fonctions de *page*, *varlet* ou *damoiseau*. Un page était un véritable domestique ; il accompagnait son maître et sa maîtresse, les servait à table, leur versait à boire. Il était élevé par les femmes, qui lui enseignaient en même temps le *catéchisme* et l'*art d'aimer*. Il se formait aux grâces extérieures, et s'essayait à lancer la pierre et le javelot.

À quatorze ans, le jeune homme, *mis hors de page*, montait au rang d'écuyer. Alors il était chargé du principal service de la maison, et surtout du soin des armes et des chevaux (1). Il suivait son maître dans les voyages et à la guerre. Les jours du combat, il se tenait derrière lui, toujours prêt à lui donner au besoin un nouveau cheval ou de nouvelles armes, à parer les coups qu'on lui portait, et à recevoir les prisonniers.

Des jeux pénibles où le corps acquérait la souplesse, l'agilité et la vigueur nécessaires dans les combats ; des courses de bagues, de chevaux et de lances, étaient les occupations habituelles des écuyers. Ils apprenaient à courir et à sauter couverts d'une cuirasse pesante, à franchir les palissades, à jeter la barre de fer, à jouter contre la *quintaine*, figure mobile représentant un chevalier armé. Tantôt ils escaladaient une forteresse d'argile et de gazon ; tantôt ils formaient deux troupes, dont l'une défendait un passage ou un pont que l'autre tâchait de forcer.

À ces rudes travaux, l'amour venait mêler ses premières douceurs. Chaque jouvencel faisait choix d'une maîtresse, à laquelle, comme à l'Être suprême, il rapportait toutes les sentimens et toutes ses actions. Rien ne devait éteindre dans son cœur cette flamme sacrée : la chevalerie, qui plaçait l'amour au nombre des devoirs, y mettait aussi la constance.

On ne devenait chevalier qu'à vingt et un ans

(1) Les chevaux de bataille étaient de grands chevaux bardés de fer, appelés *destriers* ou *destriers*, parce que les écuyers les conduisaient de la main droite par la bride. Les chevaliers, dans leurs voyages ou leurs promenades, montaient des chevaux d'une moindre taille, qu'on nommait *palefrois*.